

Marianne Osteaux, directrice de l'atelier de production et productrice au CVB

Cinéma documentaire : pluralité des regards et des représentations

« Aria Tammorra » nous emmène dans la tradition de chant et de danse des villages agricoles au sud de Naples, transmise de génération en génération.

Au travers de quelques portraits des anciens, et des plus jeunes qui continuent cette coutume, le film nous offre un monde de sensations, de goûts, de couleurs, de vibrations qui font le sel de la vie. « Dans ce film, je veux montrer ce qui m'a touché et rendu fort : la générosité des personnes que j'ai rencontrées, leur attitude, leur plaisir de partager des émotions, cette fantaisie des situations graves. Le plaisir d'exister avec les autres, en somme, et qui s'exprime dans les fêtes liées à la tammurriata. » (A.G.)

Un film des origines « Aria Tammorra » d'Andrea Gagliardi

Le film d'Andrea Gagliardi s'ouvre sur une scène qui peut paraître banale : sa mère, dans son jardin, s'avance vers nous et nous dit : « qui veut du persil ? ».

Car la mère cuisine pour le fils, et pour l'équipe de tournage. Nous voilà donc dans la cuisine.

Déjà moins banal, le réalisateur, absent tout d'abord à l'image, change de place et s'assied aux côtés de sa mère.

Ils sont silencieux et regardent la caméra. La maman est interloquée, regarde en l'air : « ça c'est pour la voix, et ça pour l'image ? C'est comme ça qu'ils ont fait à Naples ? ». Et voilà toute l'équipe de tournage, toute la technique cinématographique qui est en un instant convoquée. Le micro s'abaisse dans l'image, et le réalisateur, toujours silencieux, fait signe à sa mère de regarder l'objectif. Ce dispositif inhabituel se poursuit tout au long du film.

Et quand la mère dit « c'est comme ça qu'ils ont fait à Naples ? », elle nous emmène sans le savoir sur les traces de son fils à la recherche d'un mode de vie en voie de disparition, et



tout au long d'une quête tant géographique qu'existentielle.

Marianne Osteaux : D'où est venue cette interrogation sur vos origines ?

Andrea Gagliardi : Jusqu'au début des années 1980, j'ai grandi dans une famille issue du monde ouvrier et paysan. Dans une commune de la Basse Sambre, mon père, quand il ne travaillait pas à l'usine, élevait des poules et des moutons et cultivait son potager. Comme pour la plupart des Italiens immigrés venus des campagnes du sud, la fête était l'occasion de consolider les liens l'unissant à sa communauté... et de goûter toutes les bonnes choses du jardin.

A cette époque, je travaillais à l'usine dans laquelle travaillait encore mon père. J'y suis resté deux ans avant de reprendre des études. Je m'éloigne alors du monde de mes parents.

A 40 ans, je ressens le besoin de faire le chemin inverse à celui de mon père décédé quelques mois plus tôt. Retourner dans la campagne napolitaine où il avait grandi comme enfant de paysans. Retrouver des odeurs, des goûts, des sons et des manières qui me manquent. C'est aussi ma façon de résister à l'uniformisation ambiante et ne pas me résigner au mode de consommation effrénée induite par la culture marchande.

Le regard du sociologue Marco Martiniello :

Les sociologues et les historiens des migrations le savent bien : tôt ou tard, nombre de descendants de migrants et de personnes déplacées ressentent le besoin de comprendre la raison de leur présence ici et maintenant en retournant à la source, à l'origine du grand voyage que firent leurs ancêtres. C'est vrai des descendants d'esclaves africains aux Etats-Unis qui « retournent » en Afrique d'où leurs ancêtres sont venus. C'est vrai de nombreux enfants adoptés en Asie ou ailleurs. C'est vrai ici d'Andrea Gagliardi, fils d'un travailleur immigré de Campanie, lorsqu'il a décidé, après une longue période de rupture, de renouer avec la terre de son père. Le film met en scène avec sensibilité cette quête identitaire d'un « vieux » de la seconde génération italienne en Wallonie.

Dr Marco Martiniello, directeur de recherches F.N.R.S. Centre d'Etudes de l'Ethnicité et des Migrations. Institut des Sciences humaines et Sociales. Université de Liège



Extrait d' « Aria Tammorra »

Andrea

Avec ce raisin tu fais le vin ?

Sabatino

Oui, c'est le vin que tu as bu à la maison !

(...)

Regarde, seule la terre te dit la vérité.

C'est véridique.

Si tu fais une action, elle te le rend.

Regarde avec le raisin, tu as fait une action

et la terre te l'a rendu.

C'est un cycle continu.

Et puis la terre est tellement belle.

La terre, il faut l'embrasser...

A cet instant du film, où Sabatino se penche pour embrasser la terre, le réalisateur apparaît dans l'image. Il se place aux côtés de son personnage, et sort de sa poche des sachets de graines de haricots et de choux de Bruxelles. Le réalisateur explique que ce sont des cultures d'hiver, et qu'il faudra les semer à la fin de l'été. Sa posture n'est pas feinte, le réalisateur est lui-même un jardinier qui cultive un lopin de terre. Il s'adresse d'ailleurs à son interlocuteur, et non à la caméra. Ce petit geste, et la manière « naturelle » dont le réalisateur entre dans le cadre, nous dit bien les liens qu'il a créés avec ses personnages. Lentement, en retournant dans les campagnes autour de Naples, il rencontre les protagonistes de son film, et il entre en relation avec eux. Il n'agit pas comme un prédateur qui s'empare de l'image d'un personnage pour servir aux besoins de son film. La relation existe avant, pendant et après le tournage.

Avec un autre paysan, nous déambulons dans un jardin, et le vieux Zi Giannino nous montre la greffe d'un oranger et d'un citronnier sur un même tronc. Il nous fait partager la joie et la beauté de la floraison et des fruits.

On le voit ensuite chanter au milieu d'une foule. Le plan nous montre - sans démontrer - que les jeunes participent aussi à la fête, chantent et frappent le tambour. La transmission est énoncée sans discours, par le plan qui rassemble les générations. Le cinéma nous fait vivre le lien et le passage entre les générations comme si c'était naturel.

Le regard du sociologue Marco Martiniello

Le film est aussi une réflexion sur la rencontre conflictuelle entre modernité et tradition (...) et sur la culture comme arme de résistance de communautés rurales menacées par l'urbanisation désorganisée et ses fléaux. En effet, ces communautés de l'hinterland napolitain vésuvien sont en lutte sinon pour leur survie, du moins pour tenter de transmettre une partie de leur héritage culturel aux générations suivantes. Ces paysans savent qu'ils appartiennent au passé et que les choses ne seront jamais plus comme avant. Pour preuve, un des sujets du film demande à Andrea d'écrire sous son nom, « espèce en voie d'extinction ».

Le film se poursuit lors des fêtes organisées par certaines familles dans certains villages, pour culminer par une scène pan-

M.O. : Connaissez-vous le monde de la tammuriata ?

A.G. : Lors d'un séjour à Naples, je rencontre avec étonnement la tradition populaire de la tammuriata, toujours vivante mais surtout très proche d'un monde de sensations qui m'est familier. Moi qui avais cru avoir tout oublié de ces manières de faire, je constate avec bonheur que mon corps en a gardé la mémoire. Je suis allé là-bas pour retrouver des sensations qui m'ont fabriqué ici, en Belgique. Renouer avec le monde de mon père, c'est renouer le fil de la culture traditionnelle dans ses aspects les plus vitaux et libérateurs.

M.O. : Comment avez-vous rencontré vos personnages ?

A.G. : Je suis retourné plusieurs années de suite dans la région. Au moment du tournage principal, j'avais quelques idées maîtresses : montrer la tradition, et comment s'est opérée la transmission. C'est par ce filtre-là que se sont d'abord opérés mes choix. Mais lors du montage, les personnages principaux se sont imposés. Et notamment, une longue interview d'un plus jeune n'a pas résisté. La force des images a balayé les discours. Le personnage de Sabatino, sa manière de dire aussi simplement son rapport à la terre nourricière vaut plus que beaucoup de théorie.



tagruélique où toute une communauté se retrouve en haut de la montagne pour célébrer la « figliola ».

La célébration de la Vierge se mêle à un moment très festif et très convivial. Les chanteurs s'apostrophent, se répondent. Dans la scène finale, le personnage central s'adresse au réalisateur pour qu'il mange. Il veut à tout prix nourrir le réalisateur, mais aussi l'ingénieur du son et le caméraman, en leur tendant une assiette. La nourriture offerte par le maître de cérémonie, son insistance à nourrir l'équipe de tournage dans une belle générosité, s'offre par ce biais au spectateur. La caméra capte ce mouvement, et le réalisateur décide lors du montage de garder la séquence. Le film mêle donc pour le spectateur, à la fois une représentation des célébrations de ce groupe de villageois (« l'habitus »), et une adresse très directe à l'équipe de tournage. L'équipe ne disparaît pas comme il est habituel dans le cinéma. Le spectateur participe donc par ce moyen au tournage, en prenant conscience que ce qu'il voit est enregistré par un dispositif cinématographique.

M.O. : *Comment les questions essentielles se sont-elles révélées lors du tournage, puis du montage ?*

A.G. : *Faire un film sur la tammurriata c'était mettre en avant la dimension collective et les forces de re-génération qu'une telle tradition porte en elle. Là-bas, il y a des rites qui rendent joyeux et enrichissent le sens des relations*

collectives. C'est ce que nous sommes en train d'oublier. Mais comment cela se transmet-il ? En chantant et en dansant, pardi ! C'est cette émotion, cette passion

des choses qui n'ont pas de valeur marchande et des pratiques sensorielles et sensuelles que j'essaie de faire partager en filmant ces gens et leur mode de vie.

La force du documentaire, de cette manière de filmer le réel, est de nous faire percevoir par la vue et l'ouïe, même si les spectateurs du film lors de la première publique ont dansé sur des airs de Tammorra dans le bar du Botanique (à Bruxelles), d'autres manières de vivre et de concevoir le monde.

A remarquer ici la rareté des films sur l'immigration, sur le retour aux origines, sur la deuxième génération, qui nous offrent un regard énergique, positif, plein de vie et de plaisir.

Cette expérience sensorielle, étape préalable et nécessaire à la pensée, nous enrichit et modifie notre réflexion. Dans ce film, les relations entre les gens de ces communautés rurales - non exemptes d'ailleurs de rivalités et de rapports de force - dans la musique, le chant et la danse, nous ramènent en plein cœur la question du vivre ensemble.

L'isolement, l'atomisation, la solitude des individus dans nos grandes villes industrialisées - la France a décrété comme grande cause à combattre pour l'année 2011 : la solitude - nous amènent à remettre en question la notion de « pays développé ».

Développé économiquement, sans nul doute. Développé du point de vue des droits sociaux, sans conteste. Développé démocratiquement, évidemment.

Mais qu'avons-nous perdu en chemin dans l'importance et la force du lien social ? ■

“ Comme c'est beau, comme c'est beau pour ceux qui vont aux fêtes, et qui apportent une belle fleur pour la fête. ” (chant)

Les dernières nouvelles du Centre Vidéo de Bruxelles (CVB) et de Vidéo Education Permanente (VIDEP)

Prochaines diffusions

ARIA TAMMORRA de Andrea Gagliardi - 48 min.

Sujet du film: voir article ci-haut

Vendredi 18/02/2011 à 20h00:

film + concert + Jam

Muziekpublique - Théâtre

Molière - 3 Square du Bastion

- 1050 Bruxelles

www.muziekpublique.be

Jeudi 17/03/2011 à 20h00 - séance Prima Nova - Cinéma Nova - 3 Rue

d'Arenberg - 1000 Bruxelles

entrée gratuite - www.nova-cinema.org



ATELIERS URBAINS #1 FLAGEY - un film collectif d'atelier vidéo - 62 min.

Des habitants croisent leurs regards sur une place, la plus grande de Bruxelles, qui vient de faire peau neuve après 6 ans de chantier. Un film à plusieurs voix qui prend la forme de chroniques sonores et visuelles d'un quartier en pleine mutation. On y déambule au rythme du fado, entre un grand trou, de l'eau, des statues et des cafés, un aspirateur et un parapluie... On y rencontre notamment un promoteur, un écran de pub et autres envahisseurs de l'espace public...

Dimanche 6/02/2011 à 20h00

La Gougoutte à pépé - 135 Avenue

de l'hippodrome - 1050 Ixelles

Dimanche 13/02/2011 à 20h00

Le Murmure - 18 Rue du Belvédère

- 1050 Ixelles



LE GESTE ORDINAIRE de Maxime Coton - 64 min.

Portrait d'un homme discret, d'un ouvrier. Portrait de Marc Coton, père du réalisateur.

Échos d'un mutisme chaleureux qui aura jusque-là laissé sa famille loin du vacarme de l'usine sidérurgique où il travaille depuis 30 ans. Histoire d'une transmission inachevée, d'une promesse silencieuse: «tu seras un autre homme, mon fils». Le film aboutit à une réconciliation glanée au gré des jours et au plus près des gestes quotidiens.

Première publique: dimanche 13 février 2011 à 11h30

Cinéma Arenberg - 28 Galerie de la Reine - 1000 Bruxelles

Réservation indispensable: claudine.vano@cvb-videp.be



SUR LES DOCS - Chaque dimanche à 20h00 sur Télé Bruxelles

Chaque semaine, «Sur les docs» aborde une thématique de société à travers une sélection de films documentaires du Centre Vidéo de Bruxelles et d'ailleurs (ateliers de production de la CFB, écoles de cinéma...). L'émission fait le pari de la mixité des approches et donne la parole

aux réalisateurs pour commenter et expliquer leur travail.

COUP2POUCE - Chaque samedi matin de 6h00 à 14h00 et samedi soir à 18h30 sur Télé Bruxelles

Une émission hebdomadaire réalisée par des jeunes (15-25 ans). Elle continue génération après génération, à mobiliser impertinence et intelligence. Venus des quatre coins de Bruxelles, curieux et critiques, ces jeunes expriment leur regard singulier sur le monde.



Centre Vidéo de Bruxelles - Vidéo Éducation Permanente

111 rue de la Poste - 1030 Bruxelles

www.cvb-videp.be

Promotion et diffusion:

Claudine Van O

T. +32 (0)2 221 10 62

claudine.vano@cvb-videp.be

